

VII.

Jadis un voyageur au pied d'une colonne,
Assis les yeux fixés sur des débris épars ;
En son rêve crût voir s'animer Babylone
Et debout se dresser ses immenses remparts,
Ainsi, je croyais voir, chêne, à ta voix superbe,
Des barbares armés sortir de dessous l'herbe
Et nos bords se couvrir de profondes forêts ;
Mais un cri retentit, au loin, dans les vallées ;
L'illusion tomba. Les moissons ondulées
Seules couvraient les guérets.

VIII.

Il ne restait que toi, dernier débris des âges
Qui surnageais encor sur l'océan des tems.
Arbre majestueux, magnifiques feuillages
Que les pères léguaient au respect des enfants.
Il était encor là. De loin sa tête altière,
Balançant lentement à la brise légère,
Frappait, à l'horizon, les yeux des voyageurs.
Et le soleil caché derrière les montagnes,
En colorait le faite, au-dessus des campagnes,
De ses dernières lueurs.

IX.

Souvent, venaient le soir, au frais du crépuscule,
Des amants à ses pieds s'asseoir sur le gazon ;
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que module
La vague en expirant sous les pieds du buisson.
Ils voyaient dans les cieux, couverts de sombres voiles,
A travers les rameaux s'allumer les étoiles,
Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux ;
Tandis que le hameau réuni sur la rive
Abandonnait sa joie à l'aide fugitive
Et folâtre des échos.

X.

Le vieillard, pensif lui, reportait sa mémoire
Sur d'autres jours, depuis bien longtemps écoulés.
A leurs fils attentifs il racontait l'histoire
De ses anciens amis par le tems emportés.
Là, disait-il, aussi, j'étais bien jeune encore,
J'ai vu nos fiers ayeux, un jour avant l'aurore
Partir subitement à l'appel du tambour ;
O champs de Sainte-Foy ! victoire signalée !
Ah ! pour combien d'entr'eux cette grande journée
N'eut point, hélas, de retour !

XI.

O chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,
Toi dont l'ombre, autrefois, rafraichit mes ayeux.
J'ai souvent entendu le souffle de zéphire
Souspirer tendrement dans tes rameaux nouveaux.
Alors, l'oiseau du ciel, dans sa course sublimine,
Montait, redescendait et, caché dans ta cime
Il enivrait les airs de chants mélodieux.
Et dans un coin de ton épais feuillage
Il déposait son nid à l'abri de l'orage.
Entre la terre et les cieux.

XII.

Mais depuis a passé le vent de la tempête.
La foudre a dispersé tes débris glorieux.
Le hameau cherche, en vain, ta vénérable tête
Se dessinant au loin sur la voûte des cieux.
Ils n'aperçoivent plus rien dans l'espace vide
Au jour de la colère, une flamme rapide
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.
Hélas ! il avait vu naître et mourir nos pères ;
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,
C'était l'ombre du passé.

XIII.

Aujourd'hui, sur les bords de l'onde murmurante,
Nul chêne porte au ciel son front comme une tour.
Et du feuillage épais l'ombre rafraichissante
Ne défend plus la fleur des feux brûlants du jour.
Les doux zéphirs ont fui la rive désolée,
Par la sombre tristesse et l'ennui seul foulée.
Un vent sourd et plaintif s'élevant des roseaux,
Sans cesse en gémissant, bat l'aune et la bruyère
Qui persèment la grève aride et solitaire
Où viennent mourir les fiots.

F. X. G.

FRANÇOISE DE L'AMOUR.

A MARIE.

Astre de la terre,
Fleur de pureté,
Source de mystère,
Perle de beauté,

Chaste sœur des anges,
Soleil de mes jours,
Temple de louanges,
Mes seules amours,

Reine de jeunesse,
Trésor sans pareil,
Miroir de sagesse,
Aube du réveil,

Arche d'espérance,
Porte du bonheur,
Autel de croyance,
Parfum de mon cœur,

Force du supplice,
Bijou précieux,
Sceptre de justice,
Charme de mes yeux,

Foyer de lumière,
Autel de ma foi,
Entends ma prière,
Prends pitié de moi !

EUGÈNE DE LONLAY.